

Trajectoire dialectique entre une construction identitaire et l'impasse du Réel*

Sarah Auvray**

Résumé: Cet article analyse la manière dont le philosophe Clément Rosset a flirté avec certains concepts issus de la psychanalyse (notamment le Réel), sans toutefois aller jusqu'au bout de la démarche. Les questions et tentatives de réponse présentées par C. Rosset au sujet de l'indicible ont, néanmoins, eu le mérite de mettre en lumière une logique épistémologique proprement humaine, fondée sur un rapprochement sitôt suivi d'un détournement du Sujet, face à la question du Vide de langage. Clément Rosset ou l'histoire d'un philosophe pris entre le désir de savoir et le plaisir rassurant du déni.

Mots-clés: Rosset, psychanalyse, Lacan, Réel, épistémologie, formalisation, verbalisation.

Dialectical trajectory between an identity construction and the impasse of the Real

Abstract: This article analyzes the way in which the philosopher Clément Rosset flirted with concepts stemming from psychoanalysis (especially the Real), without going as far as at the end of the process. Nevertheless, the questions and attempts of answer presented by C. Rosset about the unspeakable have had the merit of highlighting an epistemological logic properly human, based on approximation and diversion of the Subject, facing the question of the Void of language. Clément Rosset or the story of a philosopher caught between the desire to know and the reassuring pleasure of denial.

Key-words: Rosset, psychoanalysis, Lacan, Real, epistemology, formalization, verbalization.

Trajetória dialética entre uma construção identitária e o impasse do real

Resumo: Este artigo analisa a maneira pela qual o filósofo Clément Rosset flertou com certos conceitos da psicanálise (notadamente o Real), sem no entanto seguir este procedimento até o final. As questões e tentativas de resposta apresentadas por Rosset no que diz respeito ao indizível, contudo, têm o mérito de trazer à luz uma lógica epistemológica propriamente humana, fundada em uma aproximação logo seguida por um desvio do Sujeito, face à questão do Vazio de linguagem. Clément Rosset, ou a história de um filósofo tomado entre o desejo de saber e o prazer assegurador da denegação.

Palavras-chave: Rosset, psicanálise, Lacan, Real, epistemologia, formalização, verbalização.

* Ce texte a été présenté initialement au Colloque « Sur la pensée de Clément Rosset », organisé par l'ATP (Association des Thésards en Philosophie de l'Université de Nice Sophia Antipolis) à Nice en 2006, en présence de Clément Rosset.

** Mestre em Comunicação pela Université de Nice. Email : mllesarahauvray@aol.fr

Clément Rosset est un philosophe courtisant avec un plaisir manifeste, des dimensions disciplinaires et des champs intellectuels extérieurs à la philosophie. Dans un va-et-vient personnalisé et original, il pose, entre autres thématiques, la question sur laquelle la philosophie est toujours venue buter, consistant d'une part à nommer et, d'autre part, à caractériser le Réel. Deux impossibles qui sont généralement contournées par la philosophie de manière plus ou moins habile et avec une honnêteté intellectuelle plus ou moins grande, par l'imposition de « signifiants maîtres » faisant du Réel une entité distincte mais solidement axée sur la Réalité (voire confondue, à tort, avec celle-ci). Et ce, dans un au-delà de différente teneur, le plus souvent morale ou politique.

Nous proposons de cerner la manière dont Rosset pose le Réel, et fait ainsi état d'un impossible langagier, en analysant la logique de cette démarche théorique selon deux axes : le premier mouvement partira de la traduction de la réalité pour atteindre le concept de Réel. Le second cheminera de l'indicible au dire de l'infigurable par un travail d'identification. Enfin, nous considérerons les solutions que le philosophe propose pour contourner l'impasse ainsi révélée.

Soulignons, en guise d'avant-propos, que si l'objectif de la démarche poursuivie par Rosset est des plus honorables – en notant, cependant, que la question du Réel a été posée, bien avant, par la psychanalyse – la méthodologie utilisée à défaut d'être pleinement efficace, reste novatrice et, il faut bien l'avouer, sympathique. Son intérêt réside dans le fait que chez Rosset, l'utilisation de théories extra-disciplinaires constitue en soi, une nouvelle modalité de discours.

Pour cerner le Réel qui, par nature, échappe à toute saisie langagière, l'extension, le « hors-champ » disciplinaire va prendre en compte, voire intégrer, la question de ce qui échappe au langage. Ainsi l'angle philosophique va-t-il côtoyer la notion fondamentale de Réel dans l'acceptation qui en a été faite par la psychanalyse et plus précisément par Jacques Lacan.

Le corps philosophique ne fait que rarement état du Réel ainsi pensé. Au mieux tente-t-il de s'en accaparer en le réintégrant généralement au champ proprement philosophique, neutralisant ainsi la prise en compte de l'inconscient en l'affublant d'un au-delà universel, d'une systématisation visant à diluer l'indicible langagier dans une fonction philosophique de nature socio-politique, touchant l'homme dans son discours « efficace » en société. Comme si, pour caricaturer cet état de fait, le vide universel mais individuel, s'effaçait face au devoir de « faire de la communication sociale ». Nous

pouvons donc penser que le Réel¹ est une notion si intenable à soutenir pour la conscience que la meilleure façon de l'inclure est de lui donner une fonction qui en nie nature et structure.

Or, pour parfaire ce besoin de négation - voire de dénégation - rien de tel que l'interprétation philosophique, inverse, en quelque sorte, de l'interprétation psychanalytique, en ce que la première donne une fonction à l'indicible, en fait un objet inclus dans un système de sens qui le dépasse. Tandis que la seconde, selon Lacan, n'est pas question de sens mais de non-sens - l'important étant de mettre l'analysant face à « l'équivoque du signifiant », là où le sens s'évanouit².

Reste que pour Rosset, se poser en extension de sa discipline, c'est se préoccuper de l'au-delà et de l'en deçà souvent laissés pour compte par des méthodologies disciplinaires quelque peu rigidifiées. C'est donc dans une optique avant tout méthodologique et éthique que le travail de Rosset peut et doit être abordé.

Considérée sous cet angle, son œuvre pourrait se résumer à deux termes, non contradictoires mais dont la juxtaposition reste néanmoins problématique : dialectique et renoncement. Pourquoi la dialectique et pourquoi le renoncement ? Ce que propose Rosset, c'est un type de trajectoire théorique. Celui, en vogue selon les époques et les penseurs, consistant à intégrer autant le vécu personnel de l'auteur que les références littéraires, artistiques et autres. La démarche est intéressante car fonctionner selon une trajectoire théorique et non pas selon une idée d'aléthéia³, présente l'avantage de ne pas clôturer l'analyse, ni pour son auteur, ni pour son récepteur. Tel un trait tracé de part en part d'une feuille de papier, dont il est impossible de déterminer le début et la fin. Le but ? Sortir de l'illusion métaphysique, ainsi que de l'imposition de signifiant maître.

Pourquoi parler de signifiant au singulier lorsque la philosophie comme toute discipline présente quantité de signifiants maîtres ? C'est parce que le signifiant maître que Rosset tente d'éviter par la non clôturation de ses idées, c'est celui qui échappe à toute tentative de nomination. En cela, ce que Rosset invite à prendre en compte, c'est un vide de signifiant impossible à remplir, impossible à éviter, qui ne constitue pas un point de butée mais qui, à l'inverse, forme le cœur même, le noyau central, le « pot »

¹ « Ce que l'intervention du symbolique pour un sujet expulse de la réalité », in CHEMAMA, Roland (dir.) *Dictionnaire de la psychanalyse*, Larousse, 1985.

² « Conférence de Rome » du 29.10.1974.

³ Au sens de l'imposition de signifiant maître. A rapprocher de l'idée de Deleuze selon laquelle la création théorique conduit à fournir « des mots d'ordre » c'est-à-dire ce que « l'on nous demande de croire ». Il s'agit donc de l'édition de paradigmes (In « Qu'est-ce que l'acte de la création ? », conférence faite à la Fémis le 17.03.1987).

autour duquel l'homme ne cesse de tourner : celui du processus d'édiction de signification.

C'est une tentative théorique courageuse, même si le philosophe doit parfois faire avec le constat de sa propre faillibilité à « faire sans » le recours à quelques sens imposés. C'est pourquoi, plutôt que de partir du « travail du négatif » selon le titre de l'ouvrage d'André Green et de travailler à partir de l'impossible préhension du Réel, Rosset part de la Réalité et démontre son dédoublement impossible. Ainsi le Réel devient-il un second lieu, un non-lieu, venant en duplication seconde (mais impossible) de la Réalité. C'est en quelque sorte, la problématique de l'homme cherchant à capturer son ombre, voire du chat courant après sa queue. Prendre en considération le Réel, ce qui est indéfinissable, innommable, irreprésentable, nécessite de saisir qu'au-delà de sa forme verbale, ce qui caractérise surtout le Réel, c'est que l'on ne peut pas même y penser.

Rosset se trouve donc devant une problématique de méthode car comment poser la nécessaire prise en compte de l'indicible, comment inciter à garder cet indicible tel quel, sans chercher à le transformer, sans imposer une nouvelle loi méthodologique et disciplinaire, voire éthique ? Comment décrire sans interpréter, puisque l'interprétation sera toujours fonction de présupposés paradigmatiques ? Comme rester libre de la parole malgré la contrainte de l'absence de mots ? Ou comment donner un sens à sa communication qui n'organise pas La communication ? C'est un paradoxe qu'il s'agit non seulement d'énoncer mais surtout d'assumer, en suivant de près l'idée de Cornélius Castoriadis, lorsqu'il invite à ne surtout pas « s'opposer à la réalité d'aujourd'hui au nom d'une réalité plus réelle, la réalité de demain⁴ », mais à apprendre à faire le deuil de l'idée sacralisée de réalité signifiante. Idée que Rosset a parfaitement retravaillée en posant que⁵ ce qui fait verser la réalité dans le non-sens est justement la nécessité où elle est d'être toujours signifiante⁶.

Deux solutions sont alors envisageables. Rosset choisit de communiquer sa pensée en partant de ce qui est nommable, la Réalité⁷. Cette logique consiste à fournir des modalités de préhension de la Réalité, pour aboutir ensuite à l'idée de Réel, présente tel un au-delà de la Réalité, lieu des signifiants suprêmes formellement insaisissables,

⁴ In *Les carrefours du labyrinthe III*, Seuil, 1990, p. 14.

⁵ In *Le réel, traité de l'idiotie*, Minuit, 1977, p. 15.

⁶ *Ibid.*

⁷ Notre optique est à l'inverse de partir de ce qui n'est pas, afin de comprendre plus distinctement ce qui est. Cf. notre étude intitulée « Du vide de langage au vide communicationnel : essai sur l'infigurable communicationnel comme outil de réflexivité épistémologique », 2006.

puisque le Réel, ce ne sont pas des mots qualifiant un sentiment ou un objet, c'est à proprement parler la confrontation frontale, le choc consistant à recevoir quelque chose « en pleine figure », sans intermédiaire langagier.

Pour bien faire comprendre en quoi l'on ne peut définir le Réel autrement que par sa confrontation, prenons l'exemple bien connu des psychanalystes, des personnes victimes d'un attentat ou d'un accident de la route. Face à l'innommable, les cellules psychologiques d'urgence servent à traduire en mots ce qui a été vécu, pour transposer le choc dans le cadre du rationnel, de ce qui a une cause, un début et une fin, bref dans le cadre de ce qui est préhensible par la conscience et le langage. Le Réel peut se rencontrer partout, à n'importe quel moment, c'est ce qui nous met face, d'où que cela survienne et surgisse, à ce qui ne trouve pas de chemin langagier pour être verbalisé et assimilé.

Lorsque Rosset part de la réalité pour aboutir au Réel, quelque part, sa démarche est inverse de qu'il faut faire. Comme si au lieu de mettre des mots sur l'innommable, il allait creuser le nommable, le forer, jusqu'à y trouver une matière noire non identifiable et faite de vide. Mais un trou qui, bien qu'innommable, l'est tout de même un petit peu... Et c'est bien là où le ba bas blesse !

On apprécie l'effort réalisé mais ce dernier ne fait que montrer à nouveau combien il est douloureux, voire impossible, pour les philosophes, d'accepter l'idée d'un innommable échappant au langage. Admettre que quelque part, dans des situations exceptionnelles, quelque chose soit *difficile* à énoncer : pourquoi pas ? Mais le philosophe se rassure, en retombant toujours sur l'idée que derrière l'innommable, il y a le nommable si rassurant car, ma foi, il faut bien pouvoir retomber sur ses pieds... Et plus précisément, au pied de la lettre !

Le problème est que, dans le cadre d'une telle démarche, il faut s'attendre à aboutir à une impasse lorsqu'il sera question de faire apparaître le Réel à sa juste place. Ce trou, ce vide langagier est-il vraiment extérieur, lointain, rarement rencontré, bref, si peu existant qu'il n'en existe presque pas ? Ou à l'inverse est-il au centre du langage, son cœur et sa « substantifique moelle » ?

C'est pour éviter d'en arriver à une telle extrémité proprement insoutenable que Rosset fait œuvre. Il crée, il invente, il fait de l'humour. Il avance, chemine de manière continue jusqu'à un certain point où ça coince et ça s'arrête. En cela, les écrits de ce philosophe montrent délicieusement les doutes et les hésitations, les espoirs et les craintes humaines, avant qu'un arrêt net soit opéré, quand l'angoisse de l'indicible

devient trop forte et que « trop, c'est trop ! » Alors, vite : un retour au langage si rassurant est opéré.

Son œuvre stoppe face à ce qui échappe à toute préhension, à l'infigurable, et à ce moment, le héros débonnaire aux allures de Père Noël qu'était Rosset baisse les bras, sans honte de s'avouer vaincu. Continuer plus avant - aussi loin que la théorie analytique le permet - aurait été délicat car, pour un auteur comme Rosset qui aime à inclure une grande part de biographie à ses recherches, avancer sur ce qu'il est impossible de formuler présente le risque d'être tenté (ou limité) par deux chemins possibles : le chemin du silence comme Wittgenstein, ou le chemin de la psyché, de l'autobiographie complaisante, laissant de côté le rapport personnel du sujet face à « son » indicible.

Entre les deux, se pose donc la question de ce qu'il est possible de faire entrer dans le champ du savoir. Autrement dit, de la vérité, qu'Alain Badiou présente comme un trou ou soustraction dans le champ du nommable⁸. Le discours vrai est-il le discours indicible ? Telle est la question que semble poser Rosset. Mais comme cela aboutit au non sens, sa méthode doit donc, par nécessité, consister à contourner l'obstacle de l'innommable. En somme, face au mur, que faire ? Le casser, le contourner, sauter par-dessus ? L'important, quand on est penseur, est avant toute chose, d'éviter la tentation consistant à rebrousser chemin. C'est parfois ce que Rosset commence à faire, légèrement, par petites vagues, sur certaines questions comme notamment celle du caractère unitaire de l'être.

Il faut bien comprendre qu'à partir du moment où l'on pose un impossible de formulation, le langage et la communication par lesquels l'on est obligé de passer pour se faire entendre, mènent à un chemin sans fin, à un puits sans fond, si l'on en reste au seul constat de cet impossible. Et l'on aboutit à la figure du Tore telle que présentée par Lacan⁹. C'est pourquoi, à la lecture de Rosset, est reçue une sorte de leçon d'humilité consistant à accepter l'idée de perte.

Accepter l'impasse comme telle, comme aboutissement par le vide, vers le vide, par le vide. Accepter la perte, mais ne pas accepter le renoncement. Les deux démarches sont évidemment distinctes mais liées l'une à l'autre puisque la perte à admettre, est celle précisément du sens à donner, de signifiant maître ou de l'aléthéia. C'est un peu comme si l'on posait que la maison construite par la philosophie, aussi vaste et solide soit-elle,

⁸ In *L'Être et l'évènement*, Seuil, 1988.

⁹ In « *L'Étourdit 8* », 1972. Paru dans *Scilicet*, n° 4, 1973, pp. 5-52.

reposait sur un plancher pourri, rongé par l'humidité, prêt à s'effondrer. Or, face au danger de l'aspiration du sens par le non sens, cette sorte de trou noir, rien ne vaut la danse rituelle consistant à faire le plus de bruit et de mouvements possibles autour du centre de l'impossible figurabilité. En somme, reste à tourner autour du pot. C'est ce que propose Rosset : poser le pot autour duquel le langage ne cesse de tourner.

Et c'est déjà là une prise de position bien courageuse lorsque l'on connaît la préférence des penseurs actuels pour le « tout compréhensible », le « tout explicable » et « le tout schématisable », si rassurant. Ainsi, ce que dit de manière implicite Rosset, c'est que le vide, si l'on ne peut le définir, on peut parler dessus, voire le faire parler. C'est exactement la mise en pratique de la logique freudienne consistant à admettre que l'objet du désir, si l'on ne peut le nommer, l'on peut du moins parler du manque. Or, pour parler de ce que le langage ne peut appréhender, et puisque le langage précède et crée la pensée, il est nécessaire de poser des critères de distinction par rapport à ce que le langage arrive à appréhender et à posséder, à savoir : la Réalité.

A ce stade, lorsque l'indicible est posé, les chemins pour le contourner ou à l'inverse pour l'affronter, entre philosophie et psychanalyse, tendent à se séparer, car la philosophie ne peut se résoudre à ce qu'elle considère tel un échec. Comment contrer le non sens ? Tout simplement par la nomination. Donner du sens, c'est avant tout attribuer une identité, ce qui fait que la réalité devient reconnaissance « pour » identification et non « par » identification. Sauf que dès lors, nommer, identifier ne constitue plus la base sur laquelle se poser, mais le but à atteindre.

Et ce positionnement épistémologique change toute la donne. En effet, travailler à la nomination, c'est faire entrer le sujet comme intermédiaire, médiateur actif. C'est sortir de l'idée du sujet spectateur attentiste de la réalité : un « spect-acteur » pour reprendre l'expression de Jean-Louis Weisseberg, auteur des *Sciences de l'Information et de la Communication*.

De là, l'incommunicable n'est plus dans l'absence de mots, ni dans celle de pensée, mais dans l'impossibilité de relier les deux. Et c'est bien parce qu'une partie de ce qui prévaut à la pensée relève de l'inconscient, que la formulation de la pensée formée contient un noyau dur échappant à la conscience. En cela, n'en déplaise à bien des chercheurs, la communication ne peut en aucun cas, entrer dans le cadre d'une structure posée, imposée et rigidifiée, une structure institutionnalisée et donc politique. Chercher à nommer en tenant compte de l'innommable, selon l'expression de Badiou, c'est sortir

de « la vérité d'Etat¹⁰ », et accepter la perte du caractère sacré d'une pensée et d'une parole qui seraient objectivement conscientes.

Rosset, partant de la réalité, cherche donc à la rendre identifiable, pour en déceler par la suite les fissures. Il propose plusieurs critères de nomination-identification de ce qui se trouve au sein de ces fissures, qu'il nomme « critères de réalité ». Ceux-ci remplissent trois fonctions : une fonction pratique, métaphysique et fantasmatique. La fonction fantasmatique est particulièrement intéressante car elle a trait au désir. Elle consiste à produire « un objet manquant pour rendre compte du désir ». C'est donc bien évidemment par cette dernière fonction que l'on accède au langage comme lieu du symbolique, là où le langage se dégage de sa fonction pratique, sociale, et donc, communicationnelle. La chose paraît évidente, elle implique, pourtant, une logique qui a de quoi déconcerter, à savoir que c'est du fait même de sortir du communicable que la parole prend un sens. Idée qui permet d'ailleurs de saisir très simplement l'importance des achoppements du discours.

Là où l'œuvre de Rosset se perd quelque peu, c'est dans le fait qu'une fois qu'ont été posés des critères visant à nommer la Réalité, l'auteur cède parfois au plaisir procuré par l'aspect rassurant et douillet du sens donné. Il faut dire que l'on se sent si bien dans ce bain de mots que l'on en oublie que le but premier était de poser l'infigurable. Bref, que la visée première était de jeter le bébé avec l'eau du bain !

De là, certaines erreurs fondamentales se font jour. Elles sont fondamentales du seul fait de toucher au fondement de l'être. Ces déviations apparaissent lorsque Rosset estime que les critères de réalité caractérisent et classent les désirs selon deux modes : désirs identifiables et non identifiables. Jusque-là, la démarche semble logique. Mais lorsque des exemples sont donnés de ces mêmes désirs, l'on prend alors la mesure du fait qu'il reste pénible pour la philosophie de faire avec la scission du sujet barré, barré par ses désirs inconscients.

Ainsi, comme type de « désirs identifiables », Rosset propose-t-il la nourriture. La démarche se comprend, elle cherche l'évidente simplicité du phénomène de la faim auquel répond la nutrition. Pourtant il paraît hâtif et quelque peu dangereux de poser les choses ainsi. D'un côté, il suffit de prendre la mesure de l'importance et des implications de l'oralité, de la nourriture et de tout ce qui se rattache à l'ingestion dans les champs psychologiques et psychanalytiques pour savoir que lorsque l'on parle de

¹⁰ *D'un désastre obscur sur la fin de la vérité d'Etat*, Aube, 1998.

nourriture, on fait face à tout, sauf à des désirs clairement identifiables. C'est même à l'extrême opposé, le lieu type de la confusion entre les registres du Réel, de l'Imaginaire et du Symbolique. Ainsi fonder une démonstration du rapport à la réalité, sur ce qui, à l'inverse, est un lieu réticulaire des modalités pour y échapper, la contourner ou la forcer, plombe quelque peu le raisonnement. D'ailleurs, il faut bien comprendre que c'est toujours lorsque l'oralité est prise au sérieux que le propos met en appétit ! Ce qui sort de la bouche sous forme verbale, précède, crée et identifie ce qui y entrera sous toute autre forme. Nous dirions même que cet exemple que Rosset n'est pas le seul à employer, possède un aspect religieux cène-ique tout à fait hors de propos qui, au lieu de rendre identifiable ce désir oral, le met à l'inverse sous le joug de signifiants divers et variés, tels ceux du partage, du sacrifice ou autre. Or, c'est là une mise en décor à éviter.

Parallèlement, Rosset présente comme désir non identifiable type l'amour, ce qui est à nouveau une erreur assez importante du fait que l'amour entre dans des structures mentales et langagières qui sont portées par tout, sauf par le non sens ou l'imprécision. Malgré ces cas pratiques peu heureux, reste le cheminement de la pensée que l'on suit avec plaisir, et « l'attention flottante » que l'on peut porter aux textes qui est parfois heurtée de plein fouet par des lieux de butée, là où se dresse un roc indépassable, le Réel lacanien. Pour définir brièvement le Réel, posons que c'est ce qui préexiste à la dimension symbolique. Avant ce que Charles Melman nomme « le langage pour tous ». Le Réel, c'est « l'être là », inidentifiable. Pour pouvoir parler de l'indicible, on lui applique une dimension symbolique, langagière qui le rend préhensible et figurable mais sous une autre forme : la réalité. C'est pourquoi, l'équation du Réel donnée par Lacan est on ne peut plus claire : « Réalité = Réel + Symbolique. »

Comme chacun sait, pour comprendre d'où cette idée est née, il faut remonter à la réponse faite par Lacan, au commentaire de Jean Hyppolite sur la *Verneinung* de Freud¹¹. Là où un philosophe a servi d'interface à deux temps majeurs de la théorie psychanalytique. Pour rappel, si le Réel est une impasse, c'est parce que Freud théorisa l'idée de *Verneinung* dans un texte qui reçut deux traductions. Dans l'une, Jean Hyppolite énonçait que « pour le sujet, le mauvais, ce qui est étranger au Moi, ce qui se trouve au dehors, lui est tout d'abord identique ». Dans la seconde, Jean Laplanche stipulait que : « Le mauvais, l'étranger au moi, ce qui se trouve au dehors, est pour lui d'abord identique. »

¹¹ « Séminaire de techniques freudiennes », 1954. Dans *Ecrits*, Seuil, 1966.

Ainsi, après un temps de primitive confusion du dehors et du dedans, lorsque la coupure est effectuée, l'idée est que le sujet mettrait tout ce qui est dehors dans le même panier. Mais au dehors et au dedans corporels, Lacan va comprendre que la question est celle d'un dehors et d'un dedans concernant le langage. Il y a, d'une part, ce qui a été inclus dans le langage et, d'autre part, ce qui ne l'a pas été. En précisant que les points de vue diffèrent encore puisque, selon certains psychanalystes aux arguments particulièrement pertinents, la forclusion apparaît plutôt telle une exclusion. Or, si le terme « inclure » n'a que le sens de « mettre dedans », en revanche, celui « d'exclure » peut vouloir signifier mettre dehors ou empêcher d'entrer. Or, entre condamnation et expulsion, le problème qui se pose est que l'on ne peut considérer l'expulsion comme ne pouvant avoir lieu que consécutivement à une admission préalable.

La question en vient donc à devenir celle, non pas d'un rejet, mais d'un empêchement. Le ressort de la *Verneinung* est une distinction entre ce qui ressort du symbolique par refoulement (au sens où le sujet « n'en veut rien savoir »), et le signifiant qui n'entre pas dans le symbolique par le mécanisme forclusion. D'où l'une des premières définitions du Réel donnée comme étant le domaine de ce qui subsiste hors de la symbolisation.

Toutefois, il faut également prendre conscience du fait que le Réel ne pouvant avoir été « hors symbolisation » avant que celle-ci n'entre en ligne de compte, il ne peut logiquement subsister dans une extraterritorialité qui n'existe pas. L'infigurabilité du Réel, tel qu'en parle Rosset, et même s'il ne fait pas allusion à sa définition psychanalytique, est ainsi caractéristique d'une non-présence. De ce qui n'a pas eu lieu. En somme, et ce n'est pas pour rien que certains ouvrages du philosophe comportent un questionnement continu sur la question de l'être et du non-être, la vraie question que pose (ou ne pose pas) Rosset, c'est celle de la distinction entre l'être-là (comme Réel, non identifiable), et l'être-là-en-tant-que (réalité pouvant être nommée).

Là où la philosophie reprend le dessus sur cette interrogation, c'est lorsqu'il la transforme en une division entre l'accessible et le non accessible (au savoir). Il y a d'un côté la réalité préhensible, identifiable, accessible à la connaissance et ce qui y échappe. Nous pourrions aller plus loin et parler de division entre d'une part, l'ingérable, d'autre part, ce qui ne peut être ingéré (comme signifiant), et enfin, ce qui a été ingéré mais est devenu ingérable (et est donc rejeté). Ce qui tendrait à ramener vers l'idée d'oralité comme issue de secours de cette impasse.

C'est précisément ce que propose Rosset en offrant deux voies de déviation. Toutes deux liées à l'oralité. L'ivrognerie et la grandiloquence. Pour résumer l'interprétation que nous pouvons donner de sa pensée, l'alcool modifie la nature causale de la réalité ; l'ivrogne ne relie pas une chose à une autre, il disloque les liens de signification, donc les rapports de causalité. L'ivrogne casse le rapport causal par l'ingestion. Tandis que de son côté, l'orateur modifie ce qui sort de sa bouche c'est-à-dire le discours ; il sort du rapport causal en causant un autre rapport de causalité. En cassant le rapport causant, il grandit la loquacité, rendant l'interlocuteur interloqué.

En somme, les deux issues sont attirantes, elles apparaissent même à la manière des voix de sirènes comme de véritables « pousse-au-jour », au sens où elles se situent en dehors de la dialectique philosophique, en dehors de la communication où émetteur et récepteur sont posés comme interactifs, mais en rapport direct avec un autre type de dialogue : celui avec l'Autre. L'Autre étant défini comme le lieu où se situe – au-delà du partenaire imaginé – ce qui, antérieur et extérieur au sujet, le détermine¹².

Ainsi, nous en arrivons à la pensée relative à la méthodologie de Rosset, comme cheminement expatrié du champ philosophique pour aboutir à une problématique communicationnelle. De fait, ce que le philosophe présente, c'est quelque part l'échec de la communication dialectique, sociale, comme ne parvenant pas à combler le vide de langage, et ne faisant que tourner « autour du pot ». Comblé ou ne pas combler le vide, telle est la question. D'un côté le désir de nommer et de remplir le trou percé dans le dicible a été démontré comme impossible, d'un autre, refuser le remplissage théorique par les signifiants maîtres, suppose de se situer hors de toute structure disciplinaire.

Entre présenter le vide et le combler, occuper l'indicible en le saturant par du dicible, donc par du symbolique ; c'est à ce stade précis que se situe toute la question éthique de la philosophie. Les sciences du langage ou de l'Information et de la Communication montrent en quoi la limite est mince entre présentation et imposition de sens. Lorsque Rosset estime que « la signification dont on affuble le Réel n'est pas une vérité démontrable, c'est une valeur ajoutée¹³ », cela tend à faire mieux comprendre la fonction même de la communication. Celle-ci représenterait l'amas exhaustif des valeurs ajoutables. Les catégories (socio-professionnelles, raciales, sexuelles...) aussi diverses soient-elles apportent un plus à une identité qui n'a pas de socle. En somme, le dicible, c'est l'ensemble des valeurs « plus » ajoutées à une valeur neutre ou indéfinie.

¹² CHEMAMA, Roland (dir.), *Dictionnaire de la psychanalyse*, Larousse, 1995.

¹³ In *Le réel, traité de l'idiotie*, op. cit., p. 34.

Des « plus que rien ». Ce qui explique le fait que plus le sujet sera catégorisé dans des identités multiplies, moins il sera sujet.

Pour le sujet, c'est donc un choix cornélien, car dans un sens il tend vers le saisissement de cet impossible, sa vie n'est même faite que dans ce but, mais en sens inverse, il fuit les représentations qui viendraient caractériser pour lui - et surtout à sa place - cet impossible. En d'autres termes, il veut combler son vide, mais se trouve insatisfait de ce par quoi il trouve à le remplir, qui en outre le dépossède de sa liberté créatrice de sens (ce qui, au passage, correspond peu ou prou à l'état du chercheur actuel).

En ce sens, le Réel est un point sourd, mais sourd au sens de bouché : il n'y a pas de répondant du Réel aux demandes réitérées que le sujet lui adresse pour le toucher, et dont les paroles sont donc « peine perdue ». Le sujet creuse vers ce Réel et dans le même temps l'ensevelit sous les gravats. De là, en tant que déjà perdu, le Réel s'il insiste et tient absolument à être perçu, il pourra toujours aller se faire voir ailleurs¹⁴.

L'expression « se faire voir ailleurs » marque bien l'idée selon laquelle le Réel se forme sur une perte, une perte productrice de peine. Donc de sens. Le sens vient de la peine de la perte, non de l'identification de l'objet perdu. Il y a en somme précision du côté de ce que l'on refuse, imprécision du côté de ce qu'on souhaite. D'ailleurs, le psychanalyste Gérard Pommier définit le Réel comme ne qualifiant pas « simplement ce que les mots ne parviennent pas à nommer, mais aussi bien ce que les mots produisent lorsque leur ambition de dire échoue¹⁵ ».

Perte, échec, indicible, impossible... La communication devient alors une lutte permanente non pas tant pour faire valoir sa définition et ses propres signifiants maîtres, mais avant tout pour se dépêtrer de ceux ayant été énoncés précédemment. Le philosophe est contraint de communiquer, non pas pour faire valoir ses idées, mais pour éviter que celles des autres ne viennent imposer un type de signification et de grille de lecture de sa propre démarche. Il doit donc énoncer comme le fit Lacan, « pour me suivre, suivez mes signifiants ».

De là, la méthodologie donne au fondement dialectique de la philosophie une tournure quelque peu différente. Pour le comprendre, partons de l'idée que Deleuze expose dans l'*Abécédaire* : « Celui qui écrit, écrit pour celui qui n'écrit pas. » On comprend que Deleuze signifie par là que l'écrivain écrit pour les personnes n'ayant pas

¹⁴ In *Le réel et son double*, Gallimard, 1993, p. 8.

¹⁵ In *Le dénouement d'une psychanalyse*, Flammarion, 1999, p. 30.

su utiliser l'écriture comme lieu de discours et de sublimation (ces mêmes personnes qui ont choisi d'autres voies et d'autres voix comme la science, la religion, le politique). Ou pour des personnes n'ayant pas su sublimer leurs désirs du tout. Pourtant Deleuze n'utilise pas le verbe « pour qui ne le peut pas », mais bien « pour qui ne le fait pas », avec cette question implicite du choix conscient ou inconscient de la démarche créative qui posée ainsi, reste close. En somme, celui qui « ne le fait pas », Deleuze ne sous-entend aucunement qu'il ne le peut pas : car celui qui entend son propre désir dans le discours de l'Autre, n'est pas pour autant un infirme de la parole et n'est pas dans l'incapacité de l'exprimer. C'est plutôt qu'exprimer son désir lui est impossible d'une part, car tombant sous le coup de la loi de l'interdit et, d'autre part, car ce désir est ailleurs, non su, donc inconscient.

Partant de là, reste à savoir pourquoi celui qui n'écrit pas, n'écrit pas justement. Pour que l'écrivain écrive à sa place, encore faut-il que cet écrivain sache que l'autre n'écrit pas. Ce qui nous fait tomber dans un non sens extraordinaire attendu que, quelque part, il y a toujours un autre qui écrit. Nous en venons donc à comprendre cette idée autrement ; à savoir que celui qui écrit, n'écrit pas à la place de qui n'écrit pas ! Il écrit pour que personne n'écrive à sa place. Au final, on écrit toujours à sa propre place. Et l'écrivain n'écrit pas pour celui qui n'écrit pas (de l'extérieur) mais pour cet autre (intérieur) qui n'écrit pas. En cela, nous pourrions faire un jeu de mots sur l'idée que pour Deleuze, l'écrivain est à auteur d'homme.

Une telle compréhension de la prise de parole est parfaitement illustrée dans l'œuvre de Rosset, où il y a lutte permanente envers et contre l'imposition faite de donner sens à l'existence d'un au-delà et d'en deçà de la parole. En notant que pour Rosset, la liberté ainsi réduite au lieu intermédiaire de cet « entre-deux », rend cette dernière assez inexistante pour que seules les deux solutions proposées pour la contourner puissent donner une illusion éphémère de satisfaction et d'unification du sujet et de sa parole. De là est-il possible de penser que si Rosset écrit sur le caractère insaisissable du Réel, c'est peut-être pour que personne ne lui impose un caractère de construction signifiante non pas du Réel, mais de la réalité ? Une béquille dont il ne peut se satisfaire.

La liberté n'est pas aliénée par l'indicible du Réel, mais par l'imposition du sens de la réalité. Donc, par la prise en compte de ce qui échappe au langage, Rosset crée et pose sa propre voix. En outre, d'un point de vue méthodologique et épistémologique, en prenant il recadre les injonctions de sens, souvent données à tors et à travers par le corps philosophique. Phénomène qu'Alain Badiou présente ni plus ni moins comme le Mal :

« Le Mal n'est pas le non-respect du nom de l'Autre mais la volonté de nommer à tout prix¹⁶. » La majuscule au terme « Mal » ouvrant la voie à une vision politique et éthique de l'imposition de signifiants maîtres.

Ce que Rosset comprend et met en avant, c'est que quitte à savoir qu'on ne sait pas ce que l'on dit, et quitte à parler de ce qu'on ne sait pas et que l'on ne peut pas savoir, autant que ce soit « pour ne pas rien dire ». Or, pour « ne pas rien dire », le mieux est encore de parler de soi. En effet, ainsi que Rosset le démontre au fil de ses écrits, la question de l'indicible ne s'arrête pas mais à l'inverse démarre sur la question de l'identité du sujet qui se définit par les signifiants dont il comble ce vide. « Pour me suivre suivez mes signifiants », encore faut-il que le sujet lui-même prenne conscience de la nature de ces signifiants. En cela, nous pouvons penser que Rosset aurait pu poser, de concert avec Castoriadis, la question oratoire que bien des universitaires devraient se poser également : « Formaliser le sens, pourquoi ne pas vider la mer avec une épuisette ?¹⁷ »

Recebido em 28/10/2019

Aprovado em 01/12/2019

¹⁶ In *Conditions*, Seuil, 1992, p. 193.

¹⁷ *Les carrefours du labyrinthe*, Seuil, 1978, p. 40.